

VENIRIE

la chasse aux chiens courants





(Dessins de Didier de Martimprey).

LE RALLYE SAINT PLAISIR

Un homme politique célèbre depuis de nombreux lustres a dit : « La jeunesse est une maladie dont on se guérit rapidement ». Que personne ne voie dans cette citation une allusion aux événements de la fin de l'année écoulée...

Je me souviens d'une histoire. A vingt-deux ans : découverte de la vénerie, bouton d'un grand équipage durant huit saisons, trois cents curées de cerf sonnées, une intégration qui semblait pouvoir durer toute une vie. Puis surviennent à la chasse d'inévitables péripéties, minimes quand elles sont revues avec le recul des années, mais auxquelles l'enthousiasme un peu impétueux de la jeunesse donne des proportions d'événements de première grandeur. Nostalgie des séparations quand de part et d'autre l'on n'a pas cessé d'estimer et d'aimer. Quelque peu d'amertume chez l'ancien à qui l'élève ingrat doit tout. Remise en question au cours d'une ou deux saisons, ailleurs. Réalités et réflexions : « Pourquoi pas moi ? ». Rendez-vous avec celui qui est resté le patron : « Monsieur, je voulais que vous soyez le premier informé de mon intention de monter un équipage de chevreuil ». « Mon petit Pierre, rien ne pouvait me faire plus plaisir en ce qui vous concerne. Vous avez l'étoffe, vous devez réussir ».

Mon Cher Philippe, cette histoire fut la mienne il y a plus de trente ans, la vôtre remonte à avant-hier. Je ne pense pas que nous soyons ni les premiers ni les derniers. Monter un équipage à notre époque difficile de surcroît, vouloir le faire sérieusement comme cela est votre démarche, ne devrait être qu'entreprise folle et juvénile. Pour vous, ce n'est donc pas grave puisque vous allez guérir vite, comme le disait le Président Edgar Faure. Cette introduction que vous m'avez demandé d'écrire pour votre article sur le Rallye Saint-Plaisir aurait pu me conduire à penser, en suivant ma plume, que je devais être resté jeune puisque je viens de remonter un équipage malgré mes soixante ans passés. C'est ce que vous me diriez par gentillesse, j'en suis sûr, mais je ne vous croirais pas et je vous répondrais que je dois être retombé en enfance !

Vous avez été à l'école de Bernard Pignot. Vous avez eu une grande chance. Il est facile de discerner le maître d'équipage nouvellement promu, qui n'a pas été nourri au bon lait, de celui qui a été formé dans une maison sérieuse.

Bernard Pignot me disait récemment à votre sujet que vous réussiriez car vous en aviez la volonté et la compétence.

La différence d'âge mise à part, nous voici bien des points communs. Mais je ne voudrais pas vous inquiéter car nos ressemblances se limitent à nos qualités, à l'exclusion de mes défauts, bien entendu.

Ce fut la vénerie sous terre qui nous fit nous rencontrer dans le cadre de mes fonctions à l'Association Française des Équipages de Vénerie. C'est ainsi que je fis votre connaissance. Votre présidence de la nouvelle Association Française des Équipages de Vénerie Sous Terre, dont vous avez été l'inventeur, m'a permis d'apprécier votre détermination à vouloir structurer ce mode de chasse et, continuant l'œuvre de Madame Soudée, à l'authentifier. Votre caractère quelque peu dominateur mis au service de vos adhérents nous a fait nous accrocher parfois, mais vous avez réussi dans votre entreprise avec plus de six cents équipages de déterrage recensés dans votre association qui, maintenant, vole de ses propres ailes, hors du nid natal. Peu à peu nos relations sont devenues une amitié bien cimentée grâce à ces frictions dont la motivation ne fut que l'intérêt que nous portons réciproquement à des causes qui nous sont chères.

Puis, vous êtes devenu vice-président du conseil d'administration de l'Association des Déterreurs et administrateurs de la Société de Vénerie. Ces responsabilités nous amènent à de fréquents contacts téléphoniques et à nous rencontrer à Paris où votre militantisme vous conduit aussi souvent qu'il le faut. Nous en profitons aussi pour bavarder un peu et heureusement, de chasse.

Vous faites donc partie de ceux qui seront la relève de l'équipe actuellement à la tête de la Société de Vénerie et de l'Association Française des Équipages de Vénerie. Vous connaissez déjà par expérience la complexité des tâches à accomplir tant à l'intérieur qu'à l'extérieur pour maintenir ce qui est votre passion. Mon vœu sera que Saint Hubert vous accorde sa protection afin que vous puissiez mener de front et de pair votre vie familiale, vos activités professionnelles, votre fonction de maître d'équipage et vos charges de dirigeant d'associations. En fait et à la réflexion, pour tout cela, ne guérissez pas trop vite !

P.B.

Mars 1984. Cela fait presque trois-quarts d'heure que les chiens ont cessé de chasser : après avoir bien emmené un brocard, ils ont été gênés dans le change à Desjobert et sont arrivés en chassant mollement dans le Sylvain. Soudain, tout près de moi un chien se récrie, c'est Havane, je l'appuie vigoureusement.

Immédiatement, Bernard Pignot qui faisait ses retours le long du ruisseau fait rallier. A la queue des chiens, je l'accompagne comme je le fais depuis quinze saisons déjà.

Mû par la même passion, il a su au fil des ans me transmettre sa science du chien et son sens précieux des contacts humains qui font de lui une personnalité marquante de la vénerie dans la lignée des Guyot et des Beauchamp.

J'ai eu très tôt un goût prononcé pour forcer ce qui court et tirer ce qui vole. Mon père, qui après la guerre avait remonté un fort bon lot de petits anglo-français et qui avait connu toutes les grandes battues de Champagne Berrichonne, ne chercha jamais à tempérer cette passion qu'il avait lui aussi autrefois ressentie. Je devais avoir quatorze ou quinze ans, chaque samedi Jean et Marie-Pierre de Romemont emmenaient mon cheval à la chasse et nous rallions la forêt de Bagnolet où découplait Bernard Pignot. Ce jour-là, après s'être fait chasser une heure et demie en forêt, notre brocard avait débûché pour aller se faire battre à Toury, chez la comtesse de Bourbon-Chalus. Nous l'avions relancé dans la plaine de Montigny, j'avais mis pied à terre et je galopais donc pour rallier la chasse. J'avais déjà passé le Rond Bernadot, et à Quarmantrant je rattrapais Quiberon, vieux chien, qui comme moi cherchait à rallier la tête que nous n'entendions déjà plus. Soudain le chien porte au bois, se rabat, s'étrangle de joie dans une bouillée de charmes et s'éloigne en criant. Quiberon n'était pas un chien à faire des bêtises : ce ne pouvait être que notre animal de chasse ! Je prends donc ma trompe et envoie de nombreux bien-aller ; les minutes passent... Au loin j'aperçois Daguet qui trotte, une dizaine de chiens derrière son cheval, je les mets à la voie et perce résolument dans le bois.

Les chiens rattrapent Quiberon en balancé au Naveaux, relèvent le défaut et percent vers la Terrasse, toujours soutenus par mes nombreux bien-aller. A la Terrasse, je me trouve seul. Daguet qui m'avait suivi quelque temps m'a abandonné. Un doute m'envahit : et si c'était un change ?...



Rallye Les Amognes : MM. Philippe Brelot et Bernard Pignot, maître d'équipage.

Je sonne un débûcher, espérant encore me faire rejoindre par quelques cavaliers, mais rien. A la queue des chiens je prends la plaine vers Montilly. Après avoir traversé plusieurs coulées de prés, les chiens percent résolument vers le village : et toujours personne ! Je n'ai plus de doute, il doit y avoir une autre chasse quelque part, loin en forêt, peut-être en train de prendre. De toute façon, je ne puis faire autre chose que de suivre, car déjà nous atteignons les premières maisons de Montilly. Au loin une silhouette, elle m'est trop familière pour que malgré la distance je ne la reconnaisse pas immédiatement : Bernard Pignot qui se rapproche à vive allure. Inquiétude... Au point même, que sans un mot, nous pénétrons avec les chiens dans la cour d'un domaine. Hallali de notre brocard relancé sous un hangar plein de paille, grandes émotions et grandes joies...

Bernard Pignot devait m'apprendre bien des choses au cours de ces chasses. Un autre jour, nous venions d'être arrêtés alors que notre animal allait être pris. Je laissais alors exploser une colère qui n'avait d'excuse que l'ardeur de mes vingt ans. Un peu plus tard, Bernard Pignot me dit : « Tu vois Philippe, je comprends parfaitement ce que tu as pu ressentir en me voyant abandonner cet animal hallali, mais l'important aujourd'hui n'était pas de prendre mais de pouvoir demain en chasser d'autres ». A cette période de ma vie, la chasse occupait une grande part de mon calendrier. Après les dernières chasses du mois d'avril, nous sortions pelles et pioches et commençait pour nous la saison du déterrage.

J'avais pendant plusieurs années accompagné Henry de Monspey et de son chien Toy, ce fox extraordinaire qui aboyait les cochons en hiver, les blaireaux au printemps et



Les petits anglo-français de M. Jacques Brelot en 1948.



Montant Quarioso au Championnat de France Juniors de concours complet, en 1970, à Fontainebleau...

l'éléphant en été lorsqu'il accompagnait son maître en Afrique. Les Noirs avaient, paraît-il, une telle admiration pour ce chien, qu'à la période favorable ils venaient la nuit attacher leurs chiennes autour de la case d'Henry de Monspey, attendant le bon plaisir de Toy. Quelle vie ! Plus tard, nous créâmes, avec mon beau-frère, Xavier de Grossouvre, un équipage de chasse sous terre, le Rallye Andelot, auquel il arrivait parfois de déterrer tous les jours de la semaine. Daguet, le piqueur de Bernard Pignot s'occupait au grand dam de son patron, de trouver des garennes habités et nous, sitôt nos occupations terminées, nous rallions avec pelles, pioches et chiens. Il nous est arrivé de prendre jusqu'à dix blaireaux et trente-trois renards la même semaine.

La saison du déterrage se voyait pour moi interrompue pour une période de quinze jours, au moment de l'envol des corbeaux. Avec une poignée d'amis, nous visitons, armés de 22 Long Rifle, les corbeautières afin de tirer les jeunes corbeaux avant qu'ils ne s'envolent. Notre passage était fort attendu et parfois quelques nostalgiques des temps lointains, nous accompagnaient pour ramasser nos victimes avec lesquels, nous disaient-ils, ils préparaient de fameuses soupes !

Nous prenions nos derniers blaireaux alors que déjà une frêle agitation s'emparait des brocards. Henry de Monspey me conviait à venir pirscher dans ses bois de Beaulon, véritable bergerie. Les affûts se prolongeaient par d'interminables

soirées peuplées de récits de chasse et d'Afrique, où Henry excellait à faire revivre son existence de gentil-homme chasseur.

Quelques halbrans en été, et bientôt se succédaient les battues de perdreaux. Un jour chez Didier de Martimprey, j'emmène un fox de huit mois. Je le lâche à la fin d'une traque : celui-ci négligeant mes perdreaux, se précipite dans une petite garenne, à quelques mètres de mon affût. Rapides abois, puis roulements sourds ininterrompus, tout le monde m'abandonne, ne voulant pas manquer la traque suivante. J'envoie néanmoins un rabatteur me chercher une pelle et une pioche ; la terre est dure en ce mois d'octobre !



... furetant...

Je réussis à ouvrir sur mon chien qui tient dans la gueule un gros renard ; retour triomphal au milieu des fusils !

Le lendemain, nous chassions chez M. Charles de Saint-Pol, à Pioux. A la fin de la fameuse battue du lac des Chaumes, les commentaires vont bon train. Mémain, le garde de Bernard de Fougères : « Avez-vous vu la canepetière qu'a tuée M. Brelot ? Elle était au moins à cent mètres ! »

— « Oh ! lui répond François de Corail qui dirigeait le rabat, elle était à plus que cela ! ».

Toutes ces battues brillantes me faisaient parfois délaisser pour un temps les vivifiants récris des matins d'octobre. Néanmoins, dès le début de novembre, mes chevaux étaient parfaitement en haleine, pour affronter les chasses les plus dures et les retraites les plus longues. Il m'arrivait parfois, les dernières notes de la curée sonnées, de rallier un bord de Loire, entre Decize et Bourbon-Lancy, appelé la Motte aux Oies. C'est là que, chaque hiver, venues de Sibérie, viennent s'installer les oies. Attente riche en émotion, mon calibre 20 au creux du bras, mon Korthal à mes pieds, à suivre à l'oreille autant qu'avec les yeux les allers et venues d'un des plus fascinants gibiers.

* * *

Je fus donc difficile à créancer ; Bernard Pignot y parvint néanmoins si parfaitement qu'au printemps 1984, naissait un nouvel équipage de chevreuil, le Rallye Saint-Plaisir. Si le chenil n'abrite plus qu'une cinquantaine de Poitevins tricolores et blancs et orange, il a vu depuis sa création se succéder plus de deux cents chiens. Grâce à la générosité de certains, grâce aussi à l'excédent d'élevage ou à la gestion rigoureuse d'autres, l'été 1984 vit débarquer au chenil, la Sologne grâce à vingt chiens que me donna M. Gruyer, la Touraine avec des chiens Bizard et Cheuvreux, le Berry avec des chiots Fougères, le Bourbonnais avec des chiens Monspey et Vigand, l'Auvergne avec des chiens Kleboth, la Picardie avec des chiens Rothschild et Varenne. Comme un bon rôti ne se fait pas sans Armagnac, il me manquait la Gascogne dans mon cocktail de chiens : Bruno Galichon m'indiqua alors un bon chien de chasseur à tir.

Le lendemain je suis à Casteljauloux : « Hé ! le chien il est bon, à voie unique, mais il a été prêté pour

chasser à tir ». Je finis par le rem-
bûcher dans une bergerie landaise
dont j'imaginâis le propriétaire
encore plus démuné que moi. Quelle
ne fut donc pas ma surprise de
découvrir soixante chiens tricolores
dont le plus petit aurait pu être un
Beagle Elizabeth, alors que certains
étaient de même pied que nos chiens
du Haut Poitou. L'intérieur de la
bergerie abritait presque tous les
animaux de vénerie, du lapin de
garenne au cochon, et quelques che-
vaux. Si j'ajoute que ce chenil était
perdu au milieu de dix mille hecta-
res de forêt, vous imaginerez sans
peine l'univers paradisiaque du pays
landais.

D'ailleurs, le chien ne voulait pas
quitter son sol natal, car sitôt lâché
il sauta dans les bois et je ne le revis
plus jamais !

Bruno me consola en me cédant
deux chiens auxquels j'adjoignis
deux Vidal, deux Supplisson et deux
Rabassa. Rapidement, nous dûmes
nous rendre compte que parmi ces
chiens qui avaient déjà chassé seul,
un sur dix pouvait nous être encore
d'un certain secours. Par contre,
dans les chiots de dix-huit mois,
quelles que fussent leurs origines,
presque tous sont encore au chenil.
Si je devais remonter un lot de
chiens, je prendrais vingt chiens de
dix-huit mois d'origine de chiens
très chasseurs et une quinzaine de
chiens que j'irais chercher dans les
Landes à la fin de la période de
chasse à tir.

Les Landes sont en effet le seul pays
où il existe un marché du chien cou-
rant ; et où, si l'on n'est pas trop
exigeant sur le modèle, on peut
acheter un bon chien comme on
achète en Normandie un bon cheval
ou dans la Nièvre un bon taureau.
Après avoir eu de nombreux déboi-
res dans notre élevage, nous avons
cette année une vingtaine de chiots
de nos chiennes les plus chasseuses,
avec des chiens de mon maître et
ami Bernard Pignot. Gageons que
les qualités de change se transmet-
tent aussi pour les mâles !

Parlons territoire : j'aurais dû com-
mencer par cet aspect de l'équipage.
Il est en effet toujours possible avec
le temps de monter un lot de chiens,
mais il n'est pas convenable d'espé-
rer chasser si l'on ne dispose pas
d'un territoire. Mon premier souci
fut donc de disposer d'un nombre
d'attaques suffisant. Pour notre
première saison, M. Bernard de
Fougères nous ouvrit aimablement
la forêt de Châteauroux, ce qui,
avec quelques invitations, nous per-
mit de sortir une cinquantaine de
fois dans des territoires très vifs en



... déterrants avec son beau-frère, M. Xavier de Grossouvre...

chevreuils, donc idéals pour créan-
cer les chiens.

Les adjudications d'avril 1985 nous
permirent de créer notre propre ter-
ritoire à partir de forêts jusqu'à pré-
sent peu ou pas chassées en vénerie.
Nous disposons donc de deux forêts
domaniales de huit cents hectares
chacune :

- la forêt d'Habert, dans le Cher,
constituée de futaies très claires, peu
vives en animaux et dans laquelle
nous avons donc entrepris, avec
l'O.N.F. un repeuplement ;
- la forêt de Bellevue, dans l'Indre,
qui fut le territoire du prestigieux
équipage de M. Ernest Simons ;

forêt sale, vive en animaux, mais
bien percée.

Ces deux territoires devaient nous
permettre de mettre notre lot de
chiens. Les débûchers y étant fré-
quents et pour éviter de perturber
trop les chasses à tir, nous décou-
plons en début de saison, quatre ou
cinq fois, en forêt de Châteauroux.

L'équipage aime aussi chasser chez
ses amis ; à Paray-le-Fresil, chez
Claude et Esmeralda de Tracy,
Vieure chez Hubert Carion, Neuilly-
le-Réal chez Jacques Fournier. Nous
allons également chez M. Arthur
Méplain au Donjon et à Dornes,



... en tenue du Rallye Saint-Plaisir.







Au rendez-vous. De gauche à droite, Mme Philippe Brelot, le maître d'équipage et Daguet.

ainsi que dans la Nièvre à Faye chez la famille Benoit d'Azy.

Tous ces territoires sont difficiles, car vifs en chevreuils mais tellement agréables à chasser !

Monter un équipage ne peut se concevoir, sans la totale complicité de son épouse. J. Kulp et le vicomte de Chazelles ont fort brillamment énoncé les qualités d'un maître d'équipage ; il me faudrait leur talent pour énumérer celles de la femme d'un maître d'équipage ! Je dirai seulement que Marie-France les possède toutes, comme j'avais pu, il y a quelques années déjà, m'en rendre compte à sa promptitude à casser un perdreau ou à percer en tête ; étant la fille de François de Grossouvre, elle ne pouvait que bien chasser, bon sang ne peut mentir !

Pour mener à bien mon entreprise, il me fallait aussi le concours de solides amis.

Didier de Martimprey composa la fanfare, dessina un bouton et nous promit de délaisser parfois son fusil. Monique de Monspey nous offrit des chiens, Catherine Amathieux et Bernard Jacquemont firent rentrer des chevaux. Claude et Esmeralda de Tracy nous ouvrirent leur territoire, Arnold Prégermain hébergea le piqueur et les jeunes chiens. Plus éloignés, Bertrand et Isabelle Toussein s'informaient régulièrement de la vie du chenil ; Bruno Laluque m'accompagna dans mes équipées aux quatre coins de la France, pour ramener des chiens, alors qu'Henri

Bouquillard et Xavier de Grossouvre me conseillaient pour l'élevage. En Bourbonnais, Jean Méplain préparait le territoire du Coude, alors qu'en Berry, Emmanuel de Saint-Pol annonçait notre arrivée en forêt de Bellevue, qui fut autrefois le territoire de son grand-oncle.

Notre première chasse, j'aurais pu ne pas m'en souvenir, tant nos premières sorties se ressemblèrent. Celle-ci restera néanmoins à jamais gravée dans ma mémoire : je n'avais sorti qu'une vingtaine de chiens ; il

avait plu le matin, la goutte était à la branche, je trottais confiant dans une allée... Soudain, tayaut ! Une grosse chèvre saute la ligne à moins de trente mètres devant moi. Je me porte à la voie que Nitouche, une vieille chienne d'origine Guyot, accompagnée de Roquemaure, descendante des illustres chiens Beauchamp et de Tibet, empaument joyeusement. Tous les autres chiens restent là, sagement en meute, derrière mon cheval, impavides aux premiers récris de mes premiers chiens qui chassent leur premier chevreuil. J'avais, des soirs durant, la tête d'un Poitevin malicieusement glissée entre mes mains, échafaudé les rêves les plus fous, envisagé les situations les plus dramatiques. J'avais tout imaginé, sauf que mes chiens ne chassent pas !

Implorants, ils m'e regardaient sans comprendre. Eh bien puisqu'ils ne voulaient pas chasser, j'allais leur montrer ce que c'était que la chasse ! Je lance mon cheval à travers l'enceinte et en quelques foulées, je rejoins mes trois chiens que j'appuie et que je ne quitte plus, le reste de la meute toujours accrochée à mon cheval. Petit à petit, grâce à la complicité de multiples chevreuils, les gorges se firent plus nombreuses, les récris plus gais et lorsque la nuit nous força à retraire, seuls deux chiens refusaient encore d'aller voir.

Très vite, néanmoins nos chiens se mirent à chasser et à notre sixième chasse, les chiens étranglèrent un chevrillard, qu'ils chassaient depuis trois quarts d'heure. Le gel, qui



Curée à Habert, 30 décembre 1986.



Mme Philippe Brelot.

nous empêcha de chasser tout le mois de janvier, nous gêna considérablement. Les chiens faisaient des bêtises sur les grands animaux lorsqu'ils se remirent à chasser, alors que nous avions réussi à les créancer parfaitement durant les trois premiers mois ; mais nous fîmes néanmoins quelques jolies chasses, à Montargis, en particulier, où grâce à l'amabilité de M. Gruyer, nous pûmes découpler avec succès avec le Rallye Montardillières. Notre seconde saison fut l'occasion de découvrir nos nouveaux territoires. Elle nous permit également d'éliminer beaucoup de chiens médiocres, n'en conservant qu'une cinquantaine.

Dans le change, le lot ne progressa pas beaucoup, la pression exercée sur les animaux n'étant pas encore suffisante pour les affoler. Par contre, les chiens ont appris à se débrouiller seuls et nos interventions devenant moins systématiques, nous pûmes prendre un brocard à Habert, un en forêt d'Orléans et quatre animaux en forêt de Bellevue, à l'issue de chasses longues et peu rapides, notre lot semblant dans l'immédiat incapable de prendre un animal de volée.

Ce dimanche 1^{er} mars, M. Magriau et les chasseurs à tir de la forêt d'Habert nous ont aimablement conviés à venir attaquer chez eux dans le canton de la Couy, séparé de la forêt de deux kilomètres. Je dois avouer que mes premières chasses en forêt d'Habert n'avaient pas été très brillantes. La forêt étant vive, nous attaquions toujours trop tard et notre crédibilité dépendait donc beaucoup de cet ultime chasse sur le territoire.

Très rapidement, nous attaquons sur cinq animaux ; un brocard se déharde, se fait chasser dix minutes avant de retaper dans les animaux d'attaque. Les chiens se démeutent un peu mais bientôt tout le monde débûche, balance dans l'eau, rembûche, pour, au bout d'une heure, tomber en défaut au bord d'un ruisseau. Les chiens redressent la voie deux cents mètres plus bas sortant de l'eau, et font une longue boucle en plaine pour nous ramener à la rivière un kilomètre en amont. Le vol-ce-l'est m'indique que nous avons chassé le contre, notre animal ayant remonté la rivière. Il faut reprendre le droit, je fais au vol-ce-l'est les quatre kilomètres qui nous séparent de la forêt. Arrivés au bois, les chiens en refont et relancent notre animal qui débûche immédiatement. Les chiens chassent gaïement et après un joli débûché, nous pénétrons dans un parc dont le propriétaire nous annonce qu'il est clos, si ce n'est la brèche par laquelle les chiens viennent de pénétrer. Que

Saint Hubert me pardonne, mais je m'installe immédiatement devant, bien décidé à ne pas laisser sortir notre chevreuil. Un joyeux récri m'annonce que l'animal est relancé. Puis, plus rien.

Je trouve mes chiens empêtrés dans des Ursus, incapables de sortir par l'un des nombreux trous par lesquels notre chevreuil a filé ; remis à la voie, les chiens débûchent, nous ramènent dans la forêt d'Habert. Notre animal a de la chasse, ne quitte plus les allées et débûche vers Morlac. Mais que ce passe-t-il ? Ce n'est plus le même lot de chiens qui chasse ; j'ai trop souvent suivi les chiens de Bernard Pignot alors qu'ils allaient prendre pour m'y tromper : les chiens que j'ai devant moi veulent prendre leur animal, ils sont accrochés à la voie dans les guérets, sur les chemins, sur la route même ! Ils veulent leur chevreuil, ils ont compris qu'il ne fallait plus lui laisser prendre d'avance. Nous pénétrons dans le village de Morlac ; relancé dans une scierie, notre



Vandenesse et Assas, Poitevins.



Curée à Greuille chez M. Guériteau, 9 décembre 1986.

brocard parvient néanmoins à rentrer en forêt, les chiens sont étirés. Relancé de nouveau, j'annonce notre animal sur ses fins, alors que celui-ci traverse au milieu de nos chevaux, bondissant, mais il reprend le débûcher de Morlac, par la route, croise des promeneurs fort surpris. Hallali courant, il cherche à atteindre l'étang de la Barre, mais est porté bas. Nous chassons depuis quatre heures !

Lorsque l'on a suivi un équipage mis, on a du mal à imaginer la difficulté qu'ont les chiens à conclure. Il nous est arrivé plusieurs fois de voir notre chevreuil forcé mettre les chiens en défaut immédiatement après avoir été relancé et reprendre de l'avance, rendant ainsi la prise problématique ou impossible.

Il est difficile également d'adopter une méthode de chasse, chaque maître d'équipage ayant sa manière. Je pense que chaque veneur doit avoir sa méthode qui correspond à son caractère, à sa manière d'envisager les situations, à ses intuitions et à l'interprétation qu'il fera de ses chiens. Ceci est particulièrement frappant dans le change au chevreuil où la réceptivité des chiens n'est pas aussi systématique qu'au cerf.

Le veneur doit en permanence interpréter ses chiens, chose difficile avec un lot de chiens mis, et presque insurmontable avec des chiens qui n'ont jamais mangé de chevreuil. Il faut donc guetter le moindre signe. L'aspect de nos chasses varie beaucoup : parfois silencieuses lorsque les chiens sont appliqués dans les

difficultés avec le sentiment que lorsqu'ils auront perdu le fil conducteur de la voie, rien, ni personne ne pourra leur faire reprendre. Les interventions sont donc dans ces moments-là, les plus discrètes et les plus rares possibles. Il m'arrive souvent de me cacher afin de laisser les chiens relever leur défaut sans les induire. Nos chasses peuvent aussi être bruyantes si j'ai le sentiment que sans carillonner sur la tête, le paquet de chiens s'étirera.

Nous découplons de vingt-cinq à trente chiens par chasse, ce nombre étant indispensable pour trier dans les quinze jeunes que nous rentrons chaque année.

Chasser à courre, c'est chasser pour prendre un animal, j'accorde donc une grande importance à la prise. Beaucoup me répondront qu'il eût mieux valu chasser un animal à courre plus facile et à la prise moins aléatoire.

Il n'en reste pas moins vrai, que le débûcher le plus ennivrant, le plus joli travail des chiens, le parcours le plus pittoresque ne me consoleraient jamais d'avoir manqué un animal ; et que ce n'est ni à la voie, ni à la forêt, ni à l'animal d'assumer la responsabilité de notre défaite.

Bientôt nous allons chasser, nous verrons sans doute Andaine, Assas et Ascot se déclarer. Je retrouverai Tambelle, ma chienne préférée, dont je ne sais encore si elle est bonne parce que je la préfère ou si je la préfère parce qu'elle est bonne. Qu'importe ! Au seuil de cette troisième saison, tout va être à recommencer.

Philippe Brelot
Le Vieux Château,
Août 1986



Didier de Martimprey.